

est-il nécessaire qu'ils soient aidés dans leurs efforts par le bon sens des populations.

C'est donc là la mamelle toujours ouverte et jaillissante sur les confins du désert, l'explication de toute la prospérité de ce pays et du développement de la grande race franco-canadienne. Quiconque pourra comprendre ce mystère, deviner ce secret de la nature, ce problème, et y confier son avenir, celui-là aura une destinée heureuse, une postérité riche, puissante et nombreuse.

La nature en Amérique est comme le sphinx de l'antiquité qui proposait une énigme obscure et qui dévorait celui qui ne pouvait la deviner.

Un Homme distingué arrive en ce pays, il brille par un jugement solide, un esprit sagace, une expérience mûrie par l'étude, la réflexion et la science historique, quelle est l'une de ses premières démarches ? C'est d'aller voir les progrès de nos colons, de nos cultivateurs, de nos pionniers actuels et leurs conquêtes sur cette solitude immense, où vivrait à l'aise une population égale à celle de l'Europe.

Voilà une leçon utile, salutaire, qui doit paraître d'autant plus désintéressée qu'elle est donnée par un étranger. Qu'il est à souhaiter qu'elle ne tombe pas à terre et qu'elle soit mise à profit !

Essai sur Marie Stuart, Reine d'Ecosse,

PAR M. FRANÇOIS BENOIT, MEMBRE DU CERCLE LITTÉRAIRE,

Lu le 15 Mai 1860.

Le calme et la dignité de la Reine d'Ecosse avaient frappé de respect et d'attendrissement tous les témoins de cette scène : au moment où les commissaires se retirèrent, ses serviteurs éclatèrent en gémissements et en larmes : " Ce n'est pas le moment de pleurer, " leur dit-elle, mais de se réjouir ; dans peu d'heures " vous verrez la fin de mes infortunes. Mes ennemis " peuvent dire maintenant tout ce qu'il leur plaît, le " comte Kent a trahi le secret. C'EST MA RELIGION " QUI CAUSE MA MORT : Résignez-vous et laissez-moi " à mes dévotions."

Après avoir puisé un nouveau courage dans une longue et fervente oraison, elle fit avancer le souper, mangea peu. A la fin du repas, elle fait réunir ses serviteurs, remplit une coupe de vin, boit à leur intention. Tous aussitôt tombèrent à genoux, baignés de pleurs, lui demandant pardon ; ce qu'elle fit de grand cœur, les priant à son tour de lui accorder la même grâce. Comme une bonne mère sur le point de partir pour un long voyage, elle les embrassa, les encouragea, les exhorta à persévérer dans la pratique de la vertu, leur donna sa bénédiction et se retira pour écrire son testament.

Délivrée de toute occupation terrestre, elle se donna toute entière à la prière et passa le reste de la nuit à méditer la passion du Sauveur.

Le 8 février 1857, vers les quatre heures, elle se retira pour conserver le peu de force qui lui restait. Elle

ne dormit pas ; ses yeux se fermèrent, mais ses lèvres étaient dans un mouvement continuel et son esprit semblait absorbé dans la prière. A six heures, elle se leva. Je n'ai plus que deux heures à vivre, dit-elle à sa maison assemblée autour de sa couche ; elle lut son testament, distribua ses lettres et son argent, et se dirigea vers son oratoire.

Seule, à genoux devant l'image de la Vierge, ses blanches mains en croix, le visage pâle, la voix basse mais calme, elle fait son humble prière :

O Marie, ma mère ! Marie, ma mère ! sois et demeure mon espérance ! Sois avec moi comme tu le fus toujours et donne-moi force aujourd'hui !

Bien des fois mon cœur affligé et accablé de tristesse a cherché soulagement dans ta bénie prière, et il a toujours trouvé allègement ; car toi aussi tu fus REINE sur la terre, et les hommes furent durs pour toi, et ils ont dit de toi des choses cruelles comme ils en disent de moi !

O gentilshommes d'Ecosse ! O chevaliers de France ! Comment, chacun et tous, n'avez-vous pas saisi la lance et l'épée ! Ah ! si votre Dame, si une sœur chérie ou une plus chère épouse avait été comme moi, sans amis, insultée... calomniée... Mais ces pensées sont coupables et tristes !

Prie plutôt, douce Marie, que mes péchés soient pardonnés, que mon Juge soit moins sévère au ciel que les hommes sur la terre ! Car des esprits graves ont dit : que grande vengeance serait montrée, et qu'effrayant sera le châtement des péchés que j'ai faits ; mais si grands qu'ils soient, ô ma chère Marie ! ni à Knox, ni au fourbe Murray, le Juge Souverain ne prêtera l'oreille !

Où, j'étais bien étourdie, quand revenant de France, je conduisais danse légère ! Oui, j'étais bien vaine, quand dans le sombre et triste St. Chemin, je passais toutes mes heures, avec quelques poésies italiennes ! Des hommes sinistres voudraient décharger leur haine contre moi. Je les ai entendus se demander : *Comment le Juste Seigneur, Dieu d'Israël, ne me frappait pas comme il a frappé Jézabel ?*

Mais toi, chère Marie, tu as toujours regardé d'un œil plaisant et d'un sourire serein, celle qui porte ton nom ! Oh ! accorde-moi, quand bientôt j'irai à la mort, que je ne voie ni la hache ni le bourreau, mais toi, et toi seule : alors il sera dit dans les temps à venir que la Vierge Marie me donna la grâce de mourir comme les Stuart, comme les Guise, comme la race sans peur de Charlemagne !

Dans la grande salle du Manoir de Fotherningay, là même, où la noble captive avait été jugée quelques mois avant, s'élevait une brute, mais lourde charpente, tendue de noir, ainsi qu'une large plateforme, couverte de cierges. Dessus, et au milieu, était un billot, un siège et un coussin aussi tendus de noir. Deux bourreaux en habit de velours noir, se tenaient auprès, appuyés sur leur hache. Vers 7 heures, les portes s'ouvrirent, et les gentilshommes du comté en-